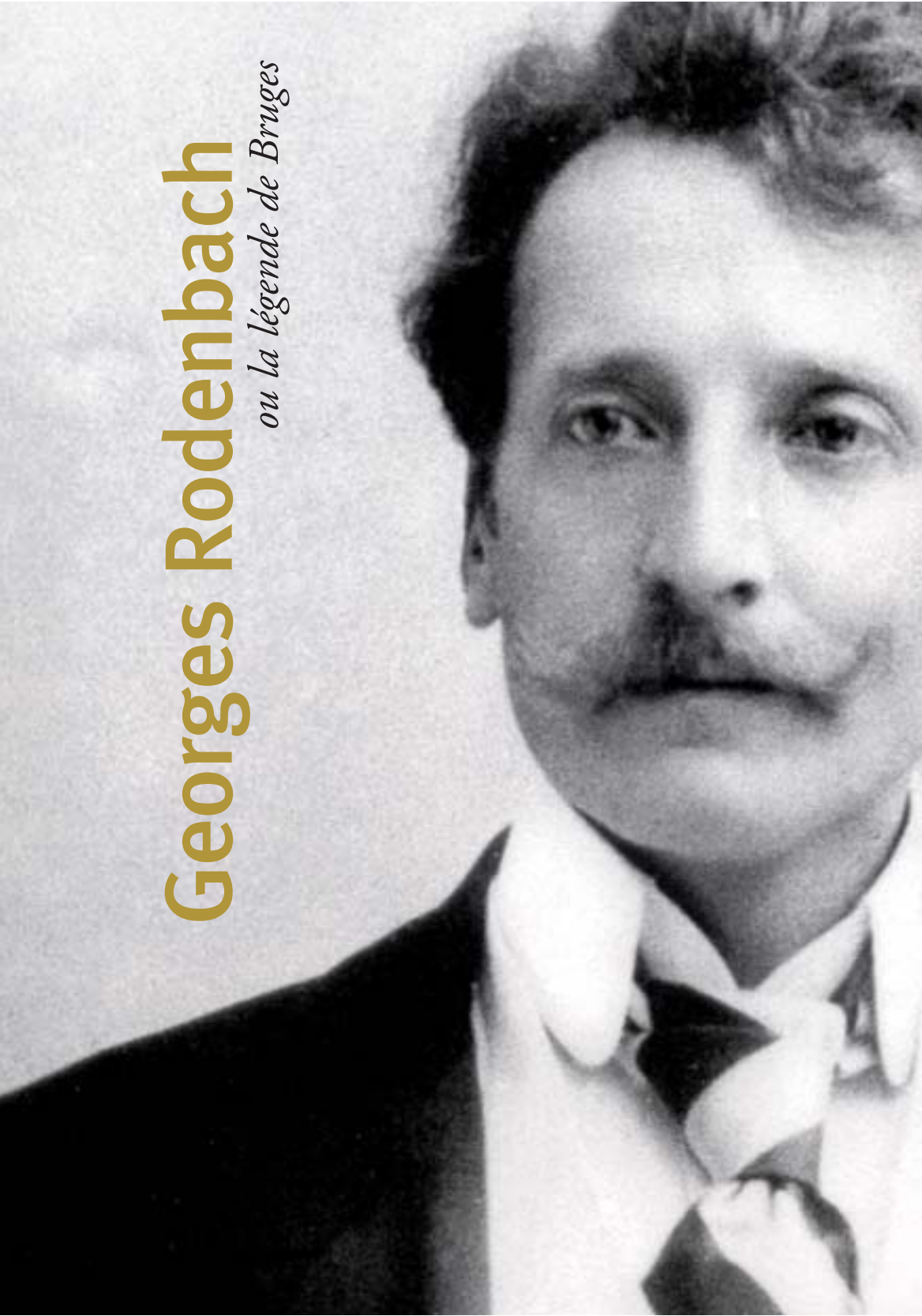


Georges Rodenbach

ou la légende de Bruges





es
de Bruges

Georges Rodenbach ou la légende de Bruges
Georges Rodenbach ou la légende de Bruges
Georges Rodenbach ou la légende de Bruges

Georges Rodenbach

de Bruges *Georges Rodenbach ou la légende de Bruges*

Bruges

s Rodenbach ou la légende de Bruges *Georges Rodenbach ou la légende de Bruges*

u la légende de Bruges

Georges Rodenbach ou la légende de Bruges

es Rodenbach ou la légende de Bruges

nbach ou la légende de Bruges

légende de Bruges

Georges Rodenbach ou la légende de Bruges
gende de Bruges

de de Bruges

Bruges

la légende de Bruges

es Rodenbach ou la légende de Bruges

enbach ou la légende de Bruges

Georges Rodenbach ou la légende de Bruges

gende de Bruges *Georges Rodenbach ou la légende de Bruges*

Georges Rodenbach ou la légende de Bruges

Georges Rodenbach ou la légende de Bruges

Georges Rodenbach

ou la légende de Bruges

Editions Labor

Muriel Molhant pour
l'autorisation de la reproduction du
texte de Véronique Jago-Antoine

RTBF

Victoria Metzger

Musée d'art de Toulon

Francis Amprimoz, Conservateur en chef
Brigitte Gaillard, Conservateur
Anne Jouve

Remerciements à :

Bibliothèque Royale de Belgique

Monsieur Raphaël de Smedt,
Conservateur en Chef
de la Bibliothèque Royale a.i.
Monsieur Patrick Lefèvre,
Directeur général

Archives et Musée de la Littérature

Marc Quaghebeur, Directeur
Frans De Haes,
1^{er} assistant au Service des Archives
Jean Danhaive,
documentaliste au Service des Archives
Paul-Etienne Kisters,
responsable de la photothèque
Véronique Jago-Antoine,
attachée scientifique

Cabinet des Estampes

Alain Jacobs, collaborateur scientifique

La Maison tournaisienne

Musée de Folklore de Tournai

Nicole Demaret, Conservateur

Bibliothèque littéraire Jacques Doucet

Yves Peyré, Directeur
Chancellerie des Universités de Paris

Bibliothèque Publique de Bruges

Ludo Vandamme, Conservateur des
collections patrimoniales
Leo Cuvelier, Responsable de
la collection Achiel Van Acker

Archives de la ville de Bruges

Musée des Beaux-Arts de Gand

Robert Hoozee, Directeur
Bruno Fornari,
Adjoint auprès de la Direction
Moniek Nagels, Responsable des prêts

A titre privé

Dominique Rodenbach
Joël Goffin
Docteur Yvan van Maele
Vincent Merckx Editions

Musée de la Légion d'Honneur

Madame Claude Jacir, Chargée d'études
documentaires

Secrétariat de la Paroisse Sainte-Marie des Batignolles

AVANT-PROPOS

À drte. : Nadar, Portrait de
Georges Rodenbach
Vers 1894 (?)
Photographie
Bruxelles, Bibliothèque
Royale de Belgique, Archives
et Musée de la Littérature,
Fonds Rodenbach
© Nicole Hellyn

Quelques années après l'exposition consacrée aux relations de Mallarmé avec l'éditeur bruxellois Edmond Deman, le Musée départemental Stéphane Mallarmé se tourne à nouveau vers la Belgique pour un hommage au poète et romancier Georges Rodenbach, à l'occasion du 150^{ème} anniversaire de sa naissance.

C'est une nouvelle occasion de découvrir, à travers l'œuvre de cet écrivain injustement méconnu, la richesse du patrimoine littéraire du XIX^{ème} siècle. Rodenbach connu d'ailleurs de son vivant une réelle notoriété, familier qu'il était de Daudet et des frères Goncourt et a entretenu avec Mallarmé une véritable et durable amitié. Tous appréciaient cet esprit fin et élégant et reconnaissaient à l'auteur une écriture originale et un univers littéraire bien particulier.

L'exposition à travers romans et poésies nous plonge dans les paysages de la Flandre traditionnelle, avec ses canaux où glissent des cygnes silencieux, ses rues désertes et embrumées et ses beffrois. Mais au-delà de ces images délicates et intemporelles, c'est la personnalité même de l'auteur qui se découvre, avec sa mélancolie, son mysticisme, son attachement à sa «petite patrie» contrastant avec un engagement auprès des personnalités artistiques les plus avant-gardistes et «parisiennes» de son temps.

Rodenbach, qui s'était plu à venir visiter Mallarmé dans sa maison de Valvins, s'y retrouve aujourd'hui pour redonner au public français l'envie de redécouvrir Bruges-la-Morte, Le Carillonneur ou le recueil Les Vies encloses qui avaient charmé les lecteurs de la fin du XIX^{ème} siècle. Un écrivain que Mallarmé tenait en si grande estime mérite nécessairement notre curiosité.

Lionel WALKER

Vice-Président du Conseil général

Chargé du Tourisme et des Loisirs, des Musées et du Patrimoine

Vincent EBLÉ

Président du Conseil général

de Seine-et-Marne





UN PARISIEN NOSTALGIQUE DE LA FLANDRE

01

Prenez le train, installez-vous à Paris, et jetez-vous dans la bagarre. Comme fit Georges Rodenbach, précisément ! Un risque à courir, tout métier comportant ses dangers. Mais au moins, les poètes auront vite la preuve de leur valeur.

¹ Journal de Bruges,
1^{er} janvier 1949.

*Michel de Ghelderode*¹

Le Cercle des Hydropathes

Le grand-père de Georges Rodenbach avait étudié à l'École de Médecine de Paris avant de servir dans la Grande Armée puis de s'installer comme chirurgien à Bruges. La tradition du voyage formateur dans la Ville lumière était bien ancrée dans cette famille qui tenait un salon littéraire et qui regardait davantage vers la France que vers Bruxelles. C'est ainsi que Georges Rodenbach, après de brillantes études à la Faculté de Droit de Gand, découvre Paris en octobre 1878. Bien loin de l'image d'Épinal du poète maladif et languissant, ce Rastignac participe activement aux réunions plus spiritueuses que littéraires du Cercle des Hydropathes animé par Emile Goudeau. À en croire Maurice Donnay, ce dernier «*avait inventé le modernisme et il cultivait le parisianisme qui est une invention de la province, une façon exagérée d'être parisien.*»

À l'époque du séjour de Rodenbach, Goudeau et ses compères se réunissent chaque soir dans une modeste brasserie de la rue Cujas, n° 19, à l'ombre de la Sorbonne et du Panthéon. Ils ont obtenu du patron la jouissance exclusive de la salle, une fois par semaine, le vendredi, à condition qu'ils soient au moins une vingtaine. La semaine suivante, ils seront cinquante. Fondé officiellement le 18 octobre 1878, soit la veille de l'arrivée de Rodenbach à Paris, le cercle littéraire a pour vocation de faire connaître les nouveaux poètes, en les encourageant à dire eux-mêmes leurs œuvres devant le public. Parmi les habitués, on y croise les jeunes Maupassant, Barrès ou Guaita, des anciens comme Charles Cros et Sarah Bernhardt mais également François Coppée qui influencera fâcheusement les premiers recueils de Rodenbach. Après bien des avatars, le cercle tapageur transportera ses pénates du côté de Montmartre pour donner naissance au célèbre Chat Noir. Ce premier séjour parisien inspire au jeune Belge une série de *Lettres parisiennes* pour le compte de l'hebdomadaire bruxellois catholique *La Paix*.

À gch. : Nadar, Portrait de
Georges Rodenbach
Vers 1894 (?)
Photographie
Bruxelles, Bibliothèque
Royale de Belgique, Archives
et Musée de la Littérature,
Fonds Rodenbach
© Nicole Hellyn

Au milieu du tohu-bohu des Hydropathes, Georges Rodenbach parvient malgré tout à nouer des contacts qui lui seront bien utiles une décennie plus tard. Il rencontre même un certain succès littéraire dont il n'est pas peu fier à son retour avec le poème intitulé *Le Coffret* qui fera partie du recueil *Les Tristesses* (1879). Naguère, on récitait encore dans les écoles belges ce poème de piété filiale. Le thème du coffret et de la chevelure laisse déjà entrevoir *Bruges-la-Morte* !

Georges Rodenbach avait profité de son séjour à Paris pour rencontrer personnellement Victor Hugo, grâce à l'intermédiaire de François Coppée. L'illustre aîné lui enverra peu après un mot bienveillant en réponse à l'envoi de sa seconde plaquette de vers *Les Tristesses*. À la mort de Victor Hugo, le 22 mai 1885, Georges Rodenbach en personne, l'animateur de la revue *La Jeune Belgique*, conduira la délégation belge qui lui rend un ultime hommage au Panthéon.

Le grand départ

Rodenbach a toujours eu l'ambition de partir en France pour y faire carrière, comme le prouve cette lettre de juillet 1879 adressée au poète Emile Verhaeren, son confident de toujours : «*Tu ne sais pas ce qu'on perd en perdant Paris (...) Quant à faire de la littérature en Belgique, m'est avis que c'est inutile et impossible. Notre peuple est avant tout positif et matériel ; à la poésie, par exemple, il n'entend pas un mot et, d'ailleurs, l'esprit se rouille dans l'air bourgeois que nous respirons ici. Au lieu qu'à Paris, on vit fiévreux, on vit double, on est en serre chaude et, tout d'un coup, la sève bout et la pensée fleurit... Je ne sais mais j'ai par moment le pressentiment que nous pourrions un jour vivre tous deux à Paris. Quoi qu'il en soit, je crois que je passerai plutôt partout que de rester à Gand. Bruxelles sera un pis-aller...*»

L'hostilité d'une société bourgeoise et affairiste qui méprise la création artistique, un milieu qu'il évoque dans *L'Art en Exil* (1889), le pousse à larguer les amarres. Quand cet état d'esprit évolua pour faire de Gand, Anvers, Bruxelles et Liège des villes à la pointe de la modernité (on pense à l'essor du style Art Nouveau), Rodenbach se trouvait depuis longtemps à Paris.

En janvier 1888, moment de son arrivée à Paris alors secouée par le boulangisme, Georges Rodenbach vient de mettre en place ses thèmes de prédilection dans son recueil *La Jeunesse blanche* (1886) : la Flandre du silence, des canaux, des béguinages... Cet exil volontaire peut sembler une décision banale pour un artiste étranger qui veut à tout prix se faire un nom. C'est toutefois le premier écrivain de son pays à tenter l'aventure en un temps où il convenait de consacrer le meilleur de son œuvre à forger une littérature nationale, émancipée de la France. Lassé des querelles mesquines du comité de la revue *La Jeune Belgique* et peu désireux de poursuivre une carrière d'avocat qui lui avait pourtant valu quelques beaux succès grâce à ses réparties cinglantes, le poète s'installe rue Boursault dans le XVII^{ème} arrondissement. Choix éminemment calculé



Georges et Anna Rodenbach (au moment de leur mariage ?)
Photographie sur plaque métallique, 9 x 12 cm
Bruxelles, Bibliothèque Royale de Belgique, Archives et musée de la Littérature, Fonds Rodenbach (manuscrits)
© Paul-Etienne Kisters

puisque son domicile parisien n'est séparé de la rue de Rome, de Mallarmé et de ses rencontres littéraires, que par le chemin de fer de la Gare Saint-Lazare ! C'est toutefois chez Théodore de Banville qu'il aurait rencontré Mallarmé. Toujours est-il qu'il devient très vite un mardiste incontournable : «*Il était un des rares, avec Henri de Régnier, à donner élégamment la réplique au maître de L'Après-midi d'un Faune, qui était le plus exquis causeur du monde*²». Dans une lettre de mars 1888, il évoque pour son compatriote Camille Lemonnier le salon de Mallarmé : «*Je vois aussi souvent Mallarmé qui est le causeur le plus clair, le plus «cristal et roses» qu'on puisse entendre. Il a beaucoup connu Manet dont il tient un portrait de lui fort étrange qui décore son cabinet de travail*».

Le 11 août 1888, il épouse Anna-Maria Urbain, une jeune femme originaire de Frameries (Hainaut belge) à la sensibilité artistique affirmée - elle suit des cours au Conservatoire et tiendra une chronique dans *Le Figaro* - qu'il a rencontrée quelques mois auparavant dans un salon bruxellois. Le mariage est célébré à l'église Sainte-Marie des Batignolles (XVII^{ème}) «*en présence de Léon Cladel, cinquante-trois ans, à Sèvres (Seine-et-Oise), François Coppée, de l'Académie française, chevalier de la Légion d'honneur, quarante-six ans, rue Oudinot, 12, amis et témoins de l'époux, Urbain Urbain, ingénieur des mines, quarante ans, à Goegnies (Belgique), et Mathias comte de Villiers de L'Isle-Adam, homme de lettres, quarante-sept ans, rue Fontaine, 45, oncle et ami de l'épouse, ses témoins*».

La qualité de ceux-ci rend compte des amitiés littéraires que Rodenbach s'était attachées bien avant son installation à Paris ! Le jeune couple passe son

² Cité par Roland de Marès, *Le Matin d'Anvers*, 30.12.1899.

³ Véronique Jago-Antoine examine plus loin la modernité des critiques artistiques de Georges Rodenbach.

⁴ En 1890, Rodenbach avait vu dans l'atelier de Rodin le projet de la Porte de l'Enfer.

⁵ Dédicace : *Affectueux à Mr. et Mme Rodenbach.*

⁶ Dédicace : *A Rodenbach, Rodin.*

voyage de noces en Bretagne, le pays de Villiers de L'Isle-Adam. Il ne manque pas de s'imprégner des paysages de la Bretagne traditionnelle chantée par Auguste Brizeux, un poète romantique bretonnant quelque peu oublié de nos jours mais que Rodenbach appréciait particulièrement. Il en tirera un article intitulé *Au pays de Brizeux* publié dans *Le Figaro* du 8 septembre 1888 où il évoque son thème favori, la nostalgie lancinante des «petites patries».

A la mort de son père qu'il vénérât, Georges Rodenbach se trouve à la tête d'une rente non négligeable. Ce qui lui permet d'aménager avec un certain faste son nouvel appartement situé dans un immeuble haussmannien à l'angle de la rue Gounod (n° 2) et de l'avenue Wagram, toujours dans le XVII^{ème} mais dans un quartier nettement plus cossu, aux avenues élégantes et aérées. De la fenêtre de son salon, il aperçoit la grande entrée du parc Monceau et ses massifs somptueux.

Les relations parisiennes

Deux écrivains, déjà célèbres à cette époque, vont plus particulièrement favoriser les débuts parisiens du jeune Belge : Alphonse Daudet et Edmond de Goncourt. Madame Daudet, correspondante du *Journal Officiel*, avait été une des premières à souligner les mérites du recueil *Les Tristesses*. Rodenbach, de son côté, ne ratait jamais l'occasion de parler des œuvres d'Alphonse Daudet, que ce soit dans le *Journal de Bruxelles* ou dans *Le Gaulois*. Assidu aux réunions dominicales du romancier où se rencontrent les meilleures plumes du roman naturaliste, dont Maupassant et quelques félibres, il est également invité en été aux dîners du jeudi qui ont lieu dans la propriété de Champrosay, dans la banlieue verte de Paris. Il compte parmi ses admirateurs le fils de l'auteur des *Lettres de mon Moulin*, Léon Daudet, qui fondera plus tard avec Maurras l'Action française. Détail piquant, alors que les Daudet professaient un antisémitisme virulent, Georges Rodenbach, qui comptait de nombreux amis d'origine juive, soutiendra le comité Dreyfus belge lancé par son ami le poète gantois Charles Van Lerberghe. Quoiqu'il n'appréciât guère Emile Zola, dont le naturalisme se trouvait à l'opposé de son esthétique, il était plutôt favorable à la révision du procès. Et son principal employeur, *Le Figaro*, n'a-t-il pas joué un rôle militant dans cette affaire qui divisa la France ?

C'est dans ce contexte politique exacerbé que la lutte entre partisans et adversaires du monument Balzac atteindra son paroxysme. Zola, qui soutenait Rodin, venait de prendre la tête du parti dreyfusard en publiant le fameux «*J'accuse*» (L'Aurore, 13 janvier 1898). Quelques années plus tôt, l'écrivain naturaliste, Président de La Société des Gens de Lettres, avait commandé à Rodin une statue en hommage à Balzac. Des portraits contemporains de l'auteur de la *Comédie Humaine*, le sculpteur n'avait voulu retenir que sa corpulence et la bure qu'il revêtait pour écrire. Il en fera une allégorie de la puissance de création. La composition originale qui en résultera, «*moins une statue qu'une sorte d'étrange monolithe, un menhir millénaire, un de ces rochers où le caprice des*

explosions volcaniques de la préhistoire figea par hasard un visage humain» (Georges Rodenbach, L'Elite, 1899 ³), déchaînera l'opinion au Salon de 1898.

Pour le remercier de ce soutien aussi précieux que rare, Rodin enverra au poète ce billet daté du 24 septembre 1895 :

*Mon cher Rodenbach,
J'ai été heureux ces temps-ci, au point de ne pas lire ce qui avait trait à Balzac. Aussi ma surprise a-t-elle été vive de me découvrir un ami subitement grandi, un ami généreux. Le poète venu chez moi s'est souvenu⁴ et a embelli ses souvenirs de tout son talent. Il m'a fait bénéficier de la faveur qu'il a dans le monde des lettres et des artistes. D'aujourd'hui je date ma reconnaissance et vous prie d'agréer et de présenter à Madame Rodenbach ma respectueuse considération.
A. Rodin*

Pour preuve de cette admiration réciproque, le poète de Bruges possédait dans sa collection personnelle trois plâtres de Rodin dont deux dédiés : *Les Sirènes* ⁵, un groupe intitulé *Faune et nymphe* ⁶ (ou *Le Minotaure*) et une *Tête d'homme*, ainsi qu'un *Nu féminin*, crayon et gouache sur papier, conservé au Musée de la Littérature à Bruxelles. Rodin ne s'y est pas trompé. A partir de 1895, Rodenbach a le pouvoir d'influencer et d'orienter la sensibilité artistique de son temps grâce aux conditions de collaboration qu'il obtient du *Figaro* : un article de tête par mois, ses romans publiés en feuilleton et ses nouvelles dans le *Figaro illustré*. En retour, son cercle de relations, désintéressées ou non, s'agrandit au fil des ans jusqu'à en faire un des personnages les plus en vue du milieu littéraire parisien. Comme il l'avait craint, cette notoriété retombera quelque peu après sa disparition prématurée, laissant la place aux vrais admirateurs de l'œuvre. On notera que *Bruges-la-Morte* est dédié à son compatriote Francis Magnard ⁷, successeur de Villemessant à la tête du *Figaro*.

Du salon champêtre des Daudet au Grenier des Goncourt à Auteuil - les deux écrivains se connaissent bien - Rodenbach franchit rapidement le pas. Même s'il n'y retrouve pas la même compagnie littéraire qui fait ici l'objet d'une plus grande sélection. L'extrême courtoisie, la conversation passionnante et le dandysme raffiné du chantre de Bruges lui valent une place de choix parmi les élus du fameux Grenier. Edmond de Goncourt qui éprouvait pourtant de l'hostilité pour la faune poétique a fait l'éloge du Belge : «*M. Rodenbach, pour moi, c'est presque le seul poète, oui, le seul poète vraiment original d'à présent. Il est parvenu à rendre ce que beaucoup ressentent, mais n'expriment point : l'âme des choses. L'âme plutôt triste, dolente. C'est l'atmosphère de ses chambres, des meubles anciens, des étoffes fanées, la vie, l'intimité de la maison qui nous aime, captée comme au reflet des miroirs. Il y a ensuite ses villes flamandes, avec toute la poésie de leur catholicisme du Nord ; Bruges, qu'il a décrite, dont il a rendu l'impression poignante de désuétude. J'y ai séjourné. On subit forcément l'impression du milieu ;*

⁷ Le compositeur Albéric Magnard est son fils.

⁸ *Journal des Goncourt*, Tome III, Robert Laffont, 1986, p. 650.

⁹ J-H. Rosny aîné est l'inventeur du roman préhistorique. Son chef d'œuvre, *La Guerre du feu*, a été adapté au cinéma par Jean-Jacques Annaud.

¹⁰ Communiqué par le Musée national de la Légion d'Honneur et des ordres de chevalerie.

¹¹ *Art Moderne*, 19 avril 1896.

¹² *Echo de Paris*, 26 juillet 1903.

mais traduire cela, c'est l'insaisissable. Rodenbach y est arrivé ; c'est là qu'il est personnel, c'est par l'expression du vague de l'ambiance, de l'âme des choses.»

Edmond de Goncourt évoque à plusieurs reprises la silhouette conviviale de l'écrivain. Dans leur fameux *Journal*, on relève pas loin de quatre-vingts citations ! Comme celle-ci sur l'importance de la présence d'Anna et Georges aux rencontres d'Auteuil : «*Nous nous mettons à parler du charme du ménage Rodenbach, de l'homme à la conversation spirituellement animée, à la discussion littéraire passionnée, de la femme aux rébellionnements à voix basse et au flot de paroles irritées qu'elle vous jette dans l'oreille, quand elle entend une chose qui n'est pas vraie ou qui ne lui semble pas juste, et nous constatons que la vie nerveuse de ces deux êtres apporte de l'émotion au milieu de la veulerie de tous.*»⁸

La mort précoce de Georges Rodenbach l'a empêché de faire partie des membres de l'Académie Goncourt officiellement fondée en 1902 et de rejoindre ainsi les frères Rosny⁹, également originaires de Belgique.

La Comédie-Française

Après le succès de *Bruges-la-Morte*, Georges Rodenbach s'attaque à la Comédie-Française. En ce temps, pour conquérir sa place au panthéon de la littérature, il faut avoir «donné» une pièce de théâtre. Inspiré d'un souvenir d'enfance lié à une béguine et à sa chevelure, *Le Voile* est recommandé par Alexandre Dumas fils à Jules Claretie, l'administrateur général de la célèbre Maison de Molière. Le 20 février 1893, le manuscrit est reçu à l'unanimité des sociétaires du comité de lecture. C'est le premier auteur belge à figurer au répertoire de la Comédie-Française. Le 8 janvier 1894, le Président Sadi Carnot, qui sera assassiné quelques mois plus tard, décerne la Légion d'honneur à titre étranger à «*M. Rodenbach (Georges Raymond Constantin), homme de lettres, ancien avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles, auteur de nombreuses œuvres littéraires et de travaux remarquables publiés en France*»¹⁰. *Le Voile*, dont le thème religieux a vieilli, permet à Marguerite Moreno «aux longs doigts gothiques», selon l'expression du poète, de faire ses vrais débuts sur une grande scène parisienne le 21 mai 1894. Dans ses souvenirs, elle évoquera l'auteur qui, grâce à son obstination, lui avait obtenu le premier rôle de la pièce même si une lettre conservée à Bruxelles indique qu'il avait dans un premier temps songé à la grande Sarah Bernhardt. Celle-ci avait refusé poliment, s'estimant trop âgée (elle avait cinquante ans).

Lettre de Rodenbach à son ami et poète Emile Verhaeren au sujet des Légions d'honneur qui leur ont été décernées.

*Mon cher Emile,
J'avais à t'écrire pour te remercier de ton article dans L'Art moderne¹¹ sur Les Vies encloses, qui m'a fait plaisir. Or ce matin, je vois nos deux noms réunis dans une rubrique officielle. Nous voilà décorés ! Cela n'a aucune importance, l'essentiel*



Anonyme
Photographie de groupe chez les Goncourt 2 décembre 1894
Droits réservés : Le Soir illustré. Bruxelles.

Cette photo, qui groupe nombre d'écrivains et d'artistes célèbres de l'époque, a été prise le 2 décembre 1894 dans le jardin d'Edmond de Goncourt. De g. à dr. Jean Ajalbert, Henri de Régnier, Raffaëlli, Léon Daudet, Roge Marx, Alphonse Daudet (assis dans le fond), Edmond de Goncourt (assis à l'avant-plan), Mme Alphonse Daudet, Le Comte Primoli (assis sur la marche) Georges Rodenbach (debout au fond) Eugène Carrière, Frantz Jourdain, Gustave Geffroy, Georges Lecomte, Gustave Toudouze, Paul Alexis, Léon Hennique, François de Nion.

pour nous, n'est-ce pas, étant de faire de beaux livres. Mais cela prouve, cependant, l'effort abouti et la reconnaissance, en ce pays opaque, de cette chose que nous deux, des premiers, nous y avons imposée : la littérature.

Ainsi la destinée rapproche encore une fois nos deux noms comme elle avait rapproché nos enfances. Vies parallèles ! Que de souvenirs déjà ! Et cela nous vieillirait, si nous ne nous sentions pas, l'un et l'autre, encore jeunes d'art et de projets.

J'espère te voir bientôt ici.

J'ai renoncé à mon voyage à Aix puisque je vais bien, et rentrenai à Paris jusqu'à la fin de ce mois, après quoi je partirai pour tout l'été à la campagne.

A bientôt, sans doute, et bien à toi ; avec nos meilleures amitiés pour ta chère femme aussi.

Georges Rodenbach

La publication à intervalles réguliers de romans, contes, nouvelles et recueils de poésies, le tout conjugué à ses activités de chroniqueur, témoignent d'une incroyable capacité de travail mais cette débauche d'énergie le mine lentement mais sûrement. Parallèlement, les liens des familles Rodenbach et Mallarmé ne cessent de se renforcer. L'écrivain belge qui vit dans une réelle aisance, se fait un plaisir d'inviter plus souvent qu'à son tour les Mallarmé, dont le train de vie reste des plus modestes. Grâce à la fréquentation assidue de Stéphane Mallarmé qui l'inspire jusque dans ses tournures de phrase, Georges Rodenbach devient bientôt l'un des plus brillants causeurs parisiens.

Paul et Victor Margueritte, apparentés aux Mallarmé, ont dressé un portrait de Rodenbach qui, selon Pierre Maes, son premier biographe, est le plus ressemblant de tous les témoignages contemporains¹² : «*Sa voix était mesurée et juste, claire, et pourtant un peu distante et voilée. Elle semblait peindre, ciseler les mots au passage. Elle avait de l'ironie et de la tendresse. Elle mettait, entre les objets et la façon de les voir, comme une espèce de mystère, ce redoutable mystère que portent en eux quelques êtres d'élection, ceux qui vont mourir et le savent.*»

Après dix années de vie intense dans la Ville lumière, le tableau de chasse de Georges Rodenbach est des plus éloquents. Personne qui compte dans le monde pictural ne lui est étranger. Qu'on en juge : Puvis de Chavannes, Whistler, Albert Besnard, Jules Chéret, Eugène Carrière, Claude Monet, Auguste Renoir et Auguste Rodin sont en contact régulier avec lui. D'autres se

¹³ Trois ans, jour pour jour, après l'enterrement de Villiers de L'Isle-Adam.

¹⁴ Grâce à Rodenbach, il avait pu exposer ses affiches au Salon des XX de 1891 à Bruxelles.

¹⁵ *Journal des Goncourt*, Tome III, Robert Laffont, 1986, p. 935.

¹⁶ *Revue Excelsior (Paris)*, 21 décembre 1923.

font un honneur de rendre son visage familier auprès du public : Nadar, qui le photographie en dandy dans toutes les postures, Raffaëlli, la baronne Alix d'Anethan, sous la surveillance de son Maître Puvis de Chavannes, son compatriote Alfred Stevens. Et surtout Lévy-Dhurmer, que le poète avait soutenu par ses articles. Son pastel représente un Rodenbach lunaire, entité presque immatérielle se détachant de Bruges. Cette évocation des frères Margueritte en constitue presque le commentaire explicite : «*La tête, en pleine valeur, se détachait, dans le triste jour gris, altière et fine, avec ce teint à peine animé de rose, comme de l'albâtre où une lueur transparait, ces cheveux si blonds, légers, comme mousus, la moustache railleuse un peu, le front très haut, et ces yeux bleus et gris - le miroir du ciel natal - ces yeux si profonds et si lointains, couleur des canaux que si longtemps ils reflétaient, couleur d'eau terne et ciel vif. Immédiatement on sentait, on devinait un être d'une délicatesse choisie, élané vers une perfection fière*». Légé par sa veuve dès 1899, le pastel se trouve aujourd'hui au Musée d'Orsay.

Une disparition précoce

Le 21 août 1892¹³, Anna Rodenbach met au monde l'unique enfant du couple qui lui donne le prénom fétiche de Constantin. Mallarmé, qui l'appelait affectueusement... Tintin, lui a dédié deux quatrains. Jules Chéret¹⁴, son parrain, l'a représenté sur un cheval de bois, Alix d'Anethan en a tiré un émouvant portrait conservé à Tournai, sans oublier la sanguine d'Eugène Carrière. Pendant la Grande Guerre, le fils de Rodenbach servira courageusement dans l'armée française sur le front de l'Yser, à quelques kilomètres de Bruges. Il entamera ensuite une carrière de diplomate international. En toute occasion, avec la même ferveur qu'Anna Rodenbach, il s'efforcera de raviver le souvenir de son père et de son oeuvre.

En 1895, une fluxion de poitrine mal soignée avait tenu Rodenbach éloigné de la vie littéraire durant plusieurs mois. Cette longue maladie lui inspira un recueil de poèmes *Les vies encloses* (1896), sans doute son meilleur, tout en nuances et en prolongements analogiques. Selon ses propres mots, il y avait transcrit «*l'affinement produit par la souffrance, l'espèce d'étape supérieure que cela fait monter à notre humanité*»¹⁵

Fin 1897, Georges Rodenbach qui vient de publier *Le Carillonneur* emménage dans un petit hôtel particulier, au n° 43 du boulevard Berthier. Il reste fidèle au XVII^{ème} arrondissement. Nouveau luxe : un jardin planté d'un sycomore. En ce temps, l'artère donnait sur les fortifications de Paris et sa campagne. Dans son récit *Déménagement* inséré dans le *Rouet des Brumes*, il a fait part de ses pressentiments funèbres. Par certains aspects, il retrouvait le cadre de la maison familiale gantoise et de ses deuils, avec le mobilier Empire du grand-père Constantin, lié, dans son esprit, à la fin désastreuse de l'épopée napoléonienne. Amateur raffiné et connaisseur d'art ancien et moderne,

il aimait présenter à ses invités les œuvres réunies de Chéret, Rodin, Rops, Carrière, Khnopff, Stevens et autres Van Rysselberghe qui représentaient le plus souvent les témoignages inestimables d'amitiés personnelles.

Pour le 25^{ème} anniversaire de la disparition de son époux, Anna Rodenbach a restitué avec talent la vie et le décor de la demeure du boulevard Berthier¹⁶ : «*Rodenbach aimait les fleurs, les fleurs fragiles, les anémones surtout. Sa table de travail en était ornée pendant une si grande partie de l'année que leur saison s'en est prolongée dans mon esprit. Sur la bibliothèque, courant à hauteur d'appui le long des murailles, trois plâtres de Rodin de la meilleure époque... Il travaillait régulièrement tous les jours de 8 heures du matin à 1 heure de l'après-midi... Après le déjeuner, ceux qui voulaient le voir étaient certains de le rencontrer. C'était alors l'heure du repos, de l'imprévu de la conversation, chez lui toujours littéraire... En été, nos amis venaient s'asseoir dans le jardin autour de la table. (...) Les grands paons de la décoration murale de l'escalier montaient avec les visiteurs ; ils s'arrêtaient au premier palier devant le portrait de l'auteur de Bruges-la-Morte, peint par Lévy-Dhurmer, portrait aujourd'hui au musée du Luxembourg... Edmond de Goncourt, Alphonse Daudet appréciaient la réserve de mon mari.*

Un jour, sans que nous l'attendions, Mallarmé entra : il nous apportait une reproduction sur chine du dessin que fit de lui Whistler, enrichi de ce précieux autographe : «Aux amis Rodenbach cette présence. Stéphane Mallarmé».

Cette visite fut pour nous la dernière ; il partit pour Valvins, il n'en revint plus. Mais je revois toujours sa bienveillance infinie multipliée par son regard comme taillé à facettes dans le sourire.»

Rodenbach a été particulièrement affecté d'apprendre coup sur coup la mort de ses meilleurs amis, Edmond de Goncourt, dont il apprend la nouvelle à Knokke alors qu'il termine *Le Carillonneur*, son compatriote Félicien Rops, Alphonse Daudet, Puvis de Chavannes et par-dessus tout celle de Stéphane Mallarmé.¹⁷ Dans une lettre inédite à Charles Guérin datée du 26 septembre 1898, il relate brièvement les circonstances de la mort du poète, qu'il tenait de sa fille Geneviève, et lui fait part de son propre état de délabrement physique, ce qui contredit l'opinion répandue par la presse et quelques relations du caractère inattendu de la mort de Georges Rodenbach : «*Oui ! c'est bien triste, cette mort de Mallarmé ! Nous perdons un grand ami, un noble exemple ! Sa fille m'a écrit. Il paraît qu'il est mort en trois jours. Un mal de gorge, cru anodin, et qui l'a étouffé. Jamais, m'écrit-elle, il n'avait été aussi heureux que cet été. Moi, j'ai passé de bien mauvais mois, tout le temps très souffrant, détraqué par ces chaleurs caniculaires. Je n'ai rien pu faire ! Me voilà rentré à Paris. Je vais mieux et vais retravailler, j'espère*».

Le soir de Noël, le poète alité depuis plusieurs jours, meurt dans les bras de son épouse. Rodenbach aurait succombé à une typhlite, selon la version officielle mais, si l'on en croit le témoignage plus tardif de son épouse, à une appendicite foudroyante que les médecins de l'époque, parmi lesquels le

¹⁷ «*Tous nos amis s'en vont, vraiment la mort se rapproche bien de nous...*» aurait-il confié à son épouse. *Le Figaro*, 13 juillet 1903.

¹⁸ *Le Journal*,
1^{er} janvier 1899.

célèbre professeur Georges Dieulafoy cité dans le *Journal* des Goncourt, aurait tardé à opérer. Le lendemain de sa mort, Pierre et Marie Curie annonçaient la découverte du radium. La page du XIX^{ème} siècle était tournée...

On a retrouvé dans ses papiers son dernier article destiné au *Figaro*. Il a pour titre prémonitoire *Un curateur aux morts*. Il y dénonce la manie de fouiller dans la vie privée des personnalités disparues : «*Pauvres grands hommes ! Les voilà mis hors la loi. Ils ne peuvent plus écrire, aimer, vivre, pêcher, souffrir sans que ce soit devant tous et au grand jour. Le jugement dernier du catholicisme s'accomplit pour eux tout de suite après leur mort. Le reportage est leur Vallée de Josaphat immédiate. Tous les secrets, toute l'intimité la plus sacrée de leur vie, les plaies mystérieuses de leur foyer, leurs misères, leurs verrues, leurs défaillances, leurs maladies, leurs ridicules, tout est su, analysé, énuméré, proclamé devant l'univers et les temps dans les trompettes de la presse et du livre, plus inexorables que celles peintes par les Primitifs aux bouches des anges annonciateurs !*» Un sujet d'une étonnante modernité.

A voir le nombre considérable de coupures de presse dans toutes les langues que sa veuve puis son fils conservèrent avec le plus grand soin jusqu'à leur mort avant de les confier aux Archives de la Littérature de Bruxelles, la mort du poète a suscité un émoi considérable tant en France que dans son pays natal, mais aussi dans toute l'Europe : particulièrement en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Suisse et en Roumanie, très francophile à l'époque. Ainsi dans le *Journal de Genève* du 16 janvier 1899, l'écrivain Paul Seippel donne ce témoignage éclairant la personnalité de Rodenbach : «*Il y avait, semble-t-il, deux hommes en lui, le mondain connu de tout Paris, aimable et brillant causeur... oui, c'était toujours une surprise de trouver la langue si bien pendue au poète du silence - et le doux rêveur, le fils pieux de Bruges la Morte, le mystique ami des Béguines. De ces deux hommes, le second était bien le plus captivant, et c'est celui que l'on était heureux de trouver dans l'intimité de son foyer ; non tel pourtant qu'on se le fût peut-être figuré. Car il y avait en lui d'imprévues et séduisantes contradictions. Et quand il ne songeait pas à soutenir son rôle littéraire devant un cercle d'admirateurs, quand il parlait à ses intimes ou jouait avec ses enfants (sic), la franche jovialité flamande reprenait ses droits et il s'y livrait avec l'entrain d'un écolier en vacances. Ces deux-là, le Parisien et le Flamand, arrivaient à se concilier.*»

Des dizaines de lettres de condoléances conservées à Bruxelles, extrayons celle de Maurice Maeterlinck, cet autre Gantois, que Rodenbach avait parrainé dans le monde littéraire bruxellois : «*Je pleure, avec tous ceux qui l'aimaient, le poète admirable et le maître fraternel*». En Belgique, fait troublant, ultime lien littéraire entre le poète et le peintre deux frères mystiques de Bruges ?, c'est Arsène Alexandre, le photographe de Fernand Khnopff, qui rédige une longue notice nécrologique dans le quotidien bruxellois *Le Soir* du 1^{er} janvier 1899. Cet article sera reproduit dans plusieurs gazettes françaises de province.

Le *Journal* du 27.12.1898 a publié un témoignage sur l'amitié privilégiée

de Rodenbach et Mallarmé : «*Je ne veux évoquer de lui, dans la tristesse de cette heure, que le dévouement profond, le respect filial et le beau courage avec lesquels, toujours, en toute occasion et dans les milieux les plus hostiles, il défendit la pensée de Stéphane Mallarmé. Cet hommage d'un poète célèbre envers un poète à qui la foule fut méchante et haineuse, est une action méritante qu'il importe d'honorer. Nous ne l'oublierons pas. D'avoir aimé Mallarmé, la mémoire de Rodenbach ne nous en sera que plus chère.*» Dans le même quotidien ¹⁸, Octave Mirbeau ajoute à propos des deux poètes : «*Comme l'adorable Mallarmé, il était de ceux qui donnent à la vie et à l'amitié un prix inestimable. Aux heures de tristesse et de découragement, nous étions assurés de trouver en Rodenbach, comme en Mallarmé, un réconfort et une joie. Il nous venait de ces deux nobles esprits une émulation puissante et le désir ardent de bien vivre et de mieux faire. Leurs cœurs nous étaient un sûr asile, et une hospitalité merveilleuse, que nous ne retrouverons plus.*»

Les obsèques eurent lieu le 28 décembre à midi dans l'église Saint-François de Sales, à l'endroit même où Rodenbach avait assisté à celles de Villiers de L'Isle-Adam neuf ans plus tôt. Malgré un temps hivernal rigoureux, tout ce que Paris comptait d'artistes et de journalistes se déplaça pour rendre hommage au poète de Bruges. Pour en donner la mesure, relevons quelques noms : José-Maria de Heredia, Octave Mirbeau, Sully-Prudhomme, Maurice Barrès, Joris-Karl Huysmans, Auguste Rodin, Jules Bois. Pour la République, le Ministre de l'Instruction publique, Georges Leygues, et l'ancien Ministre des Affaires étrangères, Gabriel Hanotaux. Le Baron d'Anethan, Ministre de Belgique en France, représentait la terre natale de Rodenbach. Ceux qui s'attendaient à une inhumation à Bruges, comme l'annonce un avis dans la presse ¹⁹, ont la surprise d'apprendre que c'est finalement au Père-Lachaise que le poète repose.

Un curieux monument funéraire

C'est Charlotte Besnard, l'épouse du peintre Albert Besnard, décorateur de l'Hôtel de ville et du Petit Palais, qui a conçu l'extraordinaire monument funéraire de Rodenbach. Le poète Charles Guérin s'est vu confié la mission de choisir le distique gravé dans la pierre. ²⁰

*Seigneur, donnez-moi donc cet espoir de revivre
Dans la mélancolique éternité du Livre.*

Le fait de charger une femme de la conception et de la réalisation de l'œuvre funéraire n'était pas banal en soi. Cette décision confirme l'ouverture d'esprit, si besoin en est, du couple Rodenbach. Si le plan officiel du Père-Lachaise, par ignorance, ne cite pas le poète parmi les célébrités du lieu, il est connu depuis toujours des flâneurs parisiens sous le nom de «L'homme à la rose». On voit un Rodenbach, aux traits semblables à ceux du célèbre pastel de Lévy-Dhurmer, surgissant du tombeau, une rose à la main. Le poète a le flanc droit dénudé.

¹⁹ «Après la cérémonie religieuse, le corps sera transporté à la gare du Nord ; d'où il sera dirigé sur Bruges. C'est dans cette ville que l'inhumation sera faite. Comme il ne sera pas envoyé de lettres de faire part, les amis du poète sont priés de considérer cette note comme en tenant lieu.» Le tombeau se trouve au n° 9 du chemin Serre, dans la 1^{ère} ligne face de la 32^{ème} Division.

²⁰ Extrait de *La Jeunesse blanche*. Dans ce poème, Rodenbach compare sa vie à la Passion du Christ.

²¹ Après son premier voyage à Paris, Rodenbach a résumé ses convictions religieuses : «*J'en suis venu à me faire de la religion une idée d'autant plus grande qu'elle est plus large et à considérer les cultes comme une forme humaine et variable d'une idée abstraite et éternelle.*» Lettre de juillet 1879 à Emile Verhaeren.

L'épaule et le bras forment un angle droit. Le geste ébauche un cercle dans la direction d'une croix pattée latine, au graphisme templier, qui est gravée dans la partie inférieure de la sépulture. Charlotte Besnard a certainement donné une orientation symbolique au monument : comme le Christ ou Rosenkreutz, le poète, représenté *sub rosa*, est régénéré par la puissance de l'amour et la perfection de son œuvre réalisée. Certains y voient même une signification plus ésotérique.²¹ La dernière demeure de Georges Rodenbach ne serait-elle pas une œuvre rosicrucienne, l'ultime hommage de ses admirateurs à un Supérieur inconnu ? Que le vieux Catulle Mendès - cet ami de Villiers et de Mallarmé avait favorisé la rencontre de l'occultiste Stanislas de Guaita et de Péladan - prononçât au cimetière le discours d'hommage au poète constitue un indice qui va dans le sens de cette hypothèse. Dans son *Diptyque des Flandres/Triptyque de France*, Robert de Montesquiou qui conclut son éloge par «jeune Maître» évoque sa poésie en ces termes : «*Il était abstracter de quintessences. On sait ce que signifiait ce mot pour les vieux alchimistes. En possession des quatre essences, autrement dit des quatre éléments, ils s'évertuaient à la recherche d'un cinquième, l'absolu, le générateur de l'or, la pierre philosophale.*»

L'œuvre de Charlotte Besnard a dû manifestement frapper les imaginations puisqu'elle aurait inspiré l'auteur du monument de Jules Verne mort à Amiens en 1905.

Peu avant sa disparition, Georges Rodenbach venait de publier *L'Arbre* où, fait curieux, pour la première fois, il délaisse Bruges pour la Zélande et Middelbourg et un recueil de poésies *Le Miroir du ciel natal* qui le voit céder au vers libre. Cette œuvre ultime marque un affadissement de quelques-uns de ses thèmes favoris : les cloches, les cygnes, les communicantes, la liturgie... Il laisse par ailleurs trois livres prêts à l'impression : *L'Elite*, un ensemble d'études pénétrantes sur la modernité esthétique, *Le Rouet des Brumes*, qui révèle d'évidentes qualités de conteur, et une adaptation théâtrale assez laborieuse de *Bruges-la-Morte*, *Le Mirage*. Créée en 1903 au Deutsches Theater de Berlin, la pièce ne rencontre aucun succès significatif.

Sur l'initiative de la Société des Gens de Lettres et de l'Association de la Critique Littéraire, une plaque commémorative sera posée sur la façade du Boulevard Berthier le 25 décembre 1923, vingt-cinq ans jour pour jour après le décès du poète de Bruges. Un temps à l'abandon, l'hôtel particulier vient de faire l'objet d'une restauration soignée.

Dans une lettre de condoléances, partiellement inédite, adressée à Anna Rodenbach au lendemain de la mort de son mari, le jeune Marcel Proust se souvient d'une dernière rencontre avec Georges Rodenbach peu de temps avant sa disparition. On dit que le poète de Bruges, ce dandy éthéré, serait



un modèle, parmi d'autres, du Swann de la *Recherche*... Toujours est-il que Robert de Montesquiou, ou le «Baron Charlus», a donné au poète de Bruges le surnom de «Pasteur de cygnes». Or, en anglais, cygne se traduit par «swan»...

Condoléances de Marcel Proust.²²

Madame,

Je vous prie de vouloir bien accepter dans votre immense douleur l'hommage respectueux et désolé de quelqu'un pour qui Monsieur Rodenbach était un objet de sympathie, d'admiration extrêmement vives, et, - puisse cela vous rendre ma tristesse moins indifférente en vous parlant un peu de lui - à qui il avait toujours témoigné beaucoup de cette bienveillance où il savait mettre tant de grâce et tant de cœur. Hélas il n'y a pas un mois, je le rencontrais.

Nous parlions santé et il me disait ces mots qui me navrent aujourd'hui :

- Je me rattraperai sur la vieillesse. Il paraît qu'en vieillissant tout cela se guérit. Je lui citai une pensée de Joubert là-dessus qui était douce comme une promesse, et il ajoutait :

- D'ailleurs, excepté les brutes, tout le monde est malade.

Je disais :

- «Non» «Voyez, il y a France.»

Et Monsieur Rodenbach me répondit :

- «Oh il dit cela, c'est une coquetterie.»

Et il consultait Haber²³ sur un musicien qui lui avait proposé de mettre je crois l'Arbre en musique. Il parlait de nouveaux livres. J'ai le cœur serré à penser que tout cela qui est si près est déjà si loin. Du moins, vous avez ce qu'on peut laisser de meilleur : son souvenir et sa gloire. Un jour, cela mêlera de la douceur à votre désespoir.

*Votre respectueux et très triste
Marcel Proust*

A gch. : Tombeau de Rodenbach au Père-Lachaise © J. Goffin

A drte. : Invitation à l'inauguration du Boulevard Berthier. Collection J. Goffin

²² Doc. AML ML 3044/47.

²³ Peu lisible.